

Réflexions générales

sur la campagne de Bade

par le Général
L. Mieroslowski

S'il était possible de séparer les derniers événements de Bade du procès général de l'Allemagne, je m'abstiendrais de toute réflexion critique, qui sans remédier à notre défaite, ne ferait qu'en aggraver l'amertume. Mais dans les conditions d'indissoluble solidarité où vit l'humanité actuelle, toute chute comme toute grandeur tombe aussitôt dans le domaine de la révolution universelle et sert d'héritage immédiat aux vengeurs des vaincus.

A ce titre, l'échec que nous venons d'essuyer sur le Rhin, n'est plus qu'un des mille enseignements à travers lesquels l'implacable problème de la Liberté Européenne poursuit sa solution plus ou moins rapide, plus ou moins contrariée, plus ou moins coûteuse, mais infailliblement triomphante. Il faut être aveuglé par la haine et les remords, comme la coalition monarchique de l'Allemagne, pour ne pas prédire à notre défaite une prochaine et formidable revanche; mais afin d'éviter à ces nouveaux efforts des épreuves superflues, c'est un devoir rigoureux pour tout démocrate militant, de leur signaler sans égards pour aucune douleur particulière, les misérables abîmes où se sont égarés les précédents.

Dès mon retour de la Sicile, honoré par les gouvernements du Palatinat et de Bade, du commandement en chef de leurs troupes, et ne pouvant satisfaire immédiatement à cette invitation à cause d'une grave blessure qui tardait à se fermer, je voulus du moins contribuer par quelques avis au succès de cette cause sacrée, mais déjà compromise en naissant.

Les défauts de la politique révolutionnaire en Allemagne étaient tellement connus, tellement alarmants, qu'uniquement guidé par les bruits publics, j'écrivis aux gouvernements de Bade et du Palatinat, pour les remettre sur la voie tant explorée depuis un demi-siècle par nous autres proscrits de la Pologne.

L'un des théorèmes infaillibles en révolution, c'est que tout mouvement qui ne s'étend pas de suite durant la période qui précède la guerre, jusqu'aux dernières limites de ses affinités nationales et sociales, est une révolution manquée; parce que les erreurs commises durant cette période ne sont plus réparables dans la période stratégique qui la suit, les moyens militaires d'un pays, n'étant plus qu'une simple et sévère évaluation de ses facultés antérieures.

J'insistais en conséquence dans mes lettres, pour qu'on se hâtât d'employer les forces régulières que l'insurrection avait mises aux mains du gouvernement de Bade, à étendre la tâche d'huile à l'Allemagne environnante, notamment à la Hesse et au Wurtemberg, dont les rapports révolutionnaires avec le pays de Bade et le Palatinat n'étaient un secret pour personne.

Cette pacifique conquête aurait compris dans ses vastes corollaires l'occupation de Landau et de Gernersheim, occupation manquée dans le premier entrain insurrectionnel du Palatinat, et sans laquelle pourtant il n'y avait ni organisation ni résistance militaire à espérer dans ce petit pays.

En s'appuyant sur l'hypothèse des affinités révolutionnaires de l'Allemagne, et en faisant abstraction des progrès de la coalition monarchique, l'on pouvait supposer une extension indéfinie de cette propagande armée. Mais comme d'une part le territoire compris entre la France, la Suisse, la Bavière, le Main et la Prusse Rhénane, suffisait à la production immédiate d'une bonne armée de 50.000 hommes, et que de l'autre entrée des princes en campagne imposait un terme forcé à notre prologue révolutionnaire, je n'indiquai dans mes calculs d'annexion immédiate que la Hesse et le Wurtemberg.

Cet acte de douce violence avait pleine chance de réussite tant que les princes de l'Allemagne ne furent pas revenus de leur premier saisissement, ce qui dura à peu près jusqu'au 20

mai. Alors, en outre, il était exécutable à l'aide de n'importe quelle manifestation armée. Entre l'instant où la Prusse prit les princes sous sa tutelle militaire, et celui de l'assemblage de leurs trois corps d'invasion sur le Main, ce coup était encore à tenter, mais non plus avec des colonnes détachées et dans deux sens à la fois. C'est pourquoi dans ma seconde lettre qui correspond à cette époque, je conseillai de réunir toutes les forces mobilisées de Bade et de les jeter dans la direction de la moindre résistance, laquelle, vu les invitations de Reutlingen, l'éloignement de la Prusse et les hésitations de la Bavière, paraissait être évidemment celle du Wurtemberg.

Quelles sont les raisons qui ont empêché le gouvernement provisoire de Bade, de suivre en cela je ne dirai pas mes avis, mais les avis de tout le monde? En partie, des difficultés pratiques qui se rencontrent à toute aurore d'affranchissement et contre lesquelles l'expérience manque d'ordinaire, puisque nécessairement tout premier gouvernement révolutionnaire n'est lui-même que l'expérimentation d'une inexpérience; mais en plus grande partie encore, l'inaptitude particulière au génie allemand pour les conceptions d'ensemble et d'unité politique. Il y avait trois modes de propagande révolutionnaire pour l'Allemagne républicaine : 1° le mode légal, par le côté gauche du Parlement de Francfort, côté devenue tout le Parlement et l'unique mandataire de l'Allemagne, depuis la défection du parti royaliste; 2° le mode d'initiative armée qui venait d'échoir en définitive au gouvernement provisoire de Bade; 3° le mode mixte, et par cela même illusoire, consistant à faire légaliser par le Parlement, l'initiative des pays les premiers affranchis. Cette variété de moyens, donna lieu aux funestes hésitations de l'Allemagne : or en révolution, l'hésitation c'est la mort. Le Parlement de Francfort attendit et regarda faire les pays affranchis, lesquels attendirent et regardèrent faire le Parlement de Francfort. Pendant ce temps, la coalition royaliste chassa le Parlement et cerna de toute part le dernier foyer de l'insurrection, étouffant du même coup le rayonnement de celle-ci et l'autorité de celui-là. Alors seulement, ces deux initiatives, l'une exilée et captive à Stuttgart, l'autre étrangère dans la demie-vallée du Haut-Rhin, songèrent à se concerter; mais ce n'était plus évidemment que le concert de deux impuissances, c'est-à-dire une défaite multipliée par une autre défaite.

Voilà la situation tout à fait désespérée sous le rapport politique où je trouvai la question allemande, lorsque je vins prendre le commandement des forces militaires de Bade et du Palatinat. Mais de ce qu'une révolution gâtée dans son prologue politique n'est plus remédiable par les procédés stratégiques, il résulta dans ma conviction que j'arrivais juste pour commander d'héroïques funérailles. Je le déclarai confidentiellement au membre du Gouvernement, Peter, qui me servit d'introducteur auprès de l'armée, et par son organe j'engageai le Gouvernement à ne négliger aucun moyen de gagner le temps indispensable pour nous mettre au moins dans un état respectable de défense, puisque nous avions manqué celui d'attaquer. En effet, il est à remarquer qu'en révolution, le temps perdu pour l'offensive l'est également pour les mesures de résistance, de sorte que tout est à faire à la fois la veille de périr. Je conviens du reste que cette demande de délai n'était plus à satisfaire, car l'ennemi n'était pas assez sot pour nous rendre ce que nous lui avions abandonné.

Pour concevoir combien les chances de la guerre dépendent de leurs antécédents politiques, il suffit d'observer que tout problème militaire repose sur les trois éléments de l'espace, des moyens matériels et de l'esprit qui en déterminent la portée. Or ces trois éléments sont tout déterminés d'étendue et de valeur lorsque déjà les deux armées se trouvent en présence, et nulle combinaison de mouvement ne peut plus en modifier sensiblement les rapports.

Si l'on considère que les moyens matériels de la guerre se tirent de l'espace habité et gouverné, il est manifeste qu'en s'enfermant dans l'étroit boyau de terre qui porte le nom de Bade et dans les montagnes du Palatinat privées de leur deux places militaires, la révolution allemande s'était déjà condamnée aux deux tiers à périr.

Géographiquement, cette périlleuse arène n'offrait point de combinaison possible aux manœuvres de nos troupes. Le Palatinat n'ayant pu mettre sur pied d'armée réelle en temps voulu, dût être impitoyablement évacué et sacrifié, car à la guerre, comme dans une tempête, ce qui ne nous sert plus ou ne nous sert pas encore est un fardeau, c'est-à-dire un ennemi. Cette impuissance militaire du Palatinat ouvrit aux coalisés tout le flanc gauche du pays de Bade, depuis Worms jusqu'à l'embouchure du Lauter. Empêcher un ennemi déjà aussi supérieur, déjà aussi favorisé, de

traverser le Rhin, était désormais chose impossible, puisque le pont et la tête de pont de Germersheim, que par une négligence inconcevable les Badois n'avaient su ni détruire ni occuper avant l'invasion, devenaient une porte sans cesse ouverte à celle-ci et pour toujours fermée aux nôtres. A supposer même que la trahison de Beckert et des bourgeois de Mannheim n'eut pas annulé l'effet de notre retour offensif sur Philippsburg, nous aurions bouché pour quelque temps cet orifice d'invasion, mais nous aurions été aussitôt menacés d'une attaque symétrique par le flanc opposé, de la part de ces mêmes troupes de l'empire que nous repoussâmes dans la nuit du 22 juin à Sinsheim, qui nous suivirent à la piste jusqu'à Ettlingen, et qui finalement, pour s'épargner la peine superflue de combattre, nous ont tournés et pris à revers par le territoire wurtembergeois. Ainsi désarmés par avance sur nos deux flancs, nous ne pouvions pas tenir non plus sur le Neckar, et pour y échapper à un enveloppement général, il nous fallut faire une excessive diligence, surtout à cause du rétrécissement de la gorge par laquelle on passe du bas pays de Bade dans l'Oberland. Une invasion plus hardie et mieux conduite nous aurait infailliblement coupé la retraite en cet endroit.

C'était là le motif secret mais réel de l'irrésistible penchant des soldats vers l'Oberland, penchant que nulle autorité stratégique, que nulle réflexion supérieure ne pouvait dompter, parce qu'il tenait à cette inquiétude de conservation qui fait voir le péril de tous les côtés à la fois, et délie les plus solides bataillons. Comme au fond l'armée régulière de Bade se composait de robustes et braves soldats, et qu'à conditions égales de nombre et d'espace nous eussions avec elle bouleversé en vingt jours toutes les troupes royalistes de l'Allemagne, le feu de la bataille lui faisait oublier son malaise; mais à peine le combat fini et l'ennemi repoussé, elle s'effrayait pour ainsi dire de sa propre audace, se croyait de nouveau tournée, coupée, enveloppée et ne cherchait plus qu'à sortir au plus vite de ce cercle imaginaire, par un déplacement qui bientôt dégénérerait en déroute.

Quant à nos moyens matériels et personnels de faire la guerre, ils étaient nécessairement en rapport exact avec l'exiguïté et la mauvaise configuration de notre arène géographique. C'est assez dire qu'ils ne pouvaient jamais équivaloir qu'à une fraction insignifiante des ressources de l'ennemi, lequel profitait doublement de tout l'espace que lui avait abandonné la révolution. Je crois même tout à fait superflu de m'étendre là-dessus.

Passons donc au troisième élément qui entre dans les conditions de toute guerre, c'est-à-dire aux ressources de volonté, d'intelligence et de prévoyance collectives qui en préparent le succès. C'est ce que j'appelle l'esprit de la guerre. Eh bien, de cet esprit il n'y en avait pas du tout non plus dans le Bade et le Palatinat, et cela encore parce que le prologue politique de la révolution n'en avait point formulé le programme. Au fond, ni citoyens ni soldats ne savaient pourquoi ils allaient se battre. Ce n'est pas l'insurrection toute seule qui le leur aurait expliqué, car les insurrections se bornent d'ordinaire au programme de l'affranchissement individuel, ce qui n'est guère que la liberté de ne plus se battre une seconde fois, de ne plus obéir à rien, de ne plus faire aucun sacrifice, de ramener en un mot le salut de la patrie au salut de soi-même, et les intérêts du lendemain à l'intérêt d'aujourd'hui. La tâche de tout pouvoir révolutionnaire, consiste à faire passer rapidement le peuple de cet état d'agitation stérile, dissolvante, ingouvernable, à la puissance révolutionnaire, c'est-à-dire au sentiment passionné et collectif de ses stoïques devoirs envers la patrie. Alors seulement l'insurrection devient une révolution, et toutes les forces publiques saisies d'une volonté commune, présentent un faisceau discipliné aussi capable de résister à l'invasion étrangère, que de dompter toutes les contrariétés intérieures. Mais c'est précisément contre cette difficulté d'appliquer la subordination à l'insurrection, que se brisent ordinairement les gouvernements populaires, car la multitude victorieuse confondant volontiers la révolution avec la liberté, c'est-à-dire la démocratie militante avec la démocratie triomphante, refuse de se soumettre aux rigueurs de la première avec d'autant plus de prévention, qu'elles lui semblent un simple retour au joug qu'elle vient à peine de briser. C'est à lasser, à vaincre ces égarements par une activité positive et une constance imperturbable, que doivent s'appliquer les véritables chefs de toute révolution. Malheureusement, ce labeur héroïque déconcerte bien vite le commun des hommes que les hasards de la popularité jettent à la tête des nations insurgées; et ces prétendus gouvernements révolutionnaires deviennent aussitôt d'obscurs juges de paix entre l'insurrection et la contre-révolution, c'est-à-dire des médiateurs importuns entre les deux négations de la révolution, qu'ils perdent ainsi de vue totalement.

S'il serait par trop cruel d'appliquer ces reproches au gouvernement provisoire du Palatinat, qui n'ayant point eu de ressources sérieuses à sa disposition ne peut pas non plus avoir de sérieuse responsabilité, il n'y a guère moyen de les épargner à celui de Bade, lequel grâce aux éléments de force régulière que venait de lui abandonner le Grand-Duc, n'avait plus qu'à souffrir le génie républicain à cette matière, pour en tripler et en quadrupler la puissance.

Je conviens que l'exiguïté du territoire insurgé posait des limites infranchissables aux expédients matériels de tout gouvernement, c'est-à-dire que l'on ne pouvait jamais, quoi que l'on fit, en tirer qu'une armée numériquement très inférieure à la coalition royaliste; mais si l'esprit de cette armée avait pu devenir révolutionnaire, s'il avait pu se discipliner sous l'empire d'un sévère et opiniâtre dévouement, si le pouvoir initiateur avait réussi à passionner les masses pour l'accomplissement de ses inébranlables desseins, ces masses pénétrées d'une volonté collective et surveillées en quelque sorte par leur propre conscience, ne se seraient pas débandées à la troisième bataille. Or, dans les guerres révolutionnaires, la persistance seule équivaut à la victoire, quelque soit le sort apparent des combats.

Mais pour inspirer le génie révolutionnaire aux troupes de Bade, pour en faire une de ces formidables et impétueuses unités qui se laissent plutôt anéantir que décomposer, il fallait éviter toute transaction avec les deux dissolvants que je viens de signaler tout à l'heure; il fallait du même coup sortir des impuissantes licences de l'insurrection, et abattre la contre-révolution, en passant la règle et le niveau du salut public sur l'une comme sur l'autre.

L'organisation de l'armée étant la suprême expression de toute révolution menacée à l'extérieur, cela signifie que le gouvernement provisoire de Bade aurait dû d'une part supprimer les gardes nationales, force inventée uniquement pour assassiner par derrière les révolutions déjà frappées par devant; destituer tous les officiers supérieurs suspects de penchant pour le régime déchu; mettre en réquisition toutes les fortunes et tout le sang des privilégiés pour la défense de la république. Mais en même temps et d'une autre part il aurait dû verser et mouler dans les rangs de la ligne toutes les frivoles excentricités de l'insurrection; se réserver, et ne pas livrer au caprice des soldats la nomination de leurs supérieurs; prévenir toute désertion, en réprimant par les peines les plus terribles et une surveillance incessante, contre les chefs surtout, les premiers cas de cette affreuse épidémie militaire; transporter enfin la vie publique dans les camps, et y astreindre toute la nation valide à l'exactitude, à l'uniforme, à l'héroïque impassibilité des troupes régulières.

Vieux conspirateur et révolutionnaire peu heureux, j'ai trop l'expérience des déceptions que rencontrent les principes abstraits dans leur application à la triste nature humaine, pour imposer à la lettre cet idéal d'énergie organique aux gouvernements institués par l'insurrection. Il y a cependant pour cet idéal abstrait un degré de réalisation, que la pratique doit atteindre sous peine d'impuissance et de ruine inévitable. Or, ce degré obligatoire est d'une part mesuré par la force que l'insurrection prête au pouvoir pour abattre la contre-révolution; de l'autre, par l'héritage de discipline et d'éléments organiques que le régime déchu lui a transmis, pour élever cette même insurrection à la puissance d'une révolution. C'est en voyant combien ces deux auxiliaires étaient relativement considérables dans le pays de Bade, que l'on a droit de s'étonner du mauvais ou nul parti que le gouvernement provisoire en a tiré pour l'armement de la révolution. Il en résulte, qu'à la veille de livrer bataille à la coalition extérieure qui l'enveloppait de toutes parts, son armée était encore rongée elle-même par l'anarchie insurrectionnelle et prise à dos par la trahison prétorienne et bourgeoise. Ainsi le métier des généraux commençait sans que le gouvernement ait fait le sien, déloyale anomalie qui ne pouvait point tromper la fortune, car tout général a au moins le droit de dire à son gouvernement ce que le duc de Guise disait à Dieu : "garde-moi de nos amis, et je te garderai de nos ennemis."